

# La Chine vue de l'Amérique espagnole à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle

Michel Cartier \*

Nul ne s'attendrait à trouver des informations sur la Chine dans l'*Histoire naturelle et morale des Indes Occidentales*<sup>1</sup>, ouvrage fondateur que le père jésuite José de Acosta (1539-1600) fit paraître à Séville en 1589, au retour d'un séjour de dix-sept ans au Pérou et en Nouvelle Espagne (1571-1588). Cette histoire, qui constituait le premier véritable ouvrage de synthèse consacré à l'Amérique, a rencontré un accueil favorable du public et elle été très rapidement traduite dans les principales langues européennes du temps, d'abord en latin (1590), puis en italien (1596), en français, en hollandais et en allemand (1598), et pour finir en anglais (1604). Le succès du livre fut tel que la version française n'a pas connu moins de trois rééditions entre 1600 et 1616. Il va de soi qu'il s'agissait en premier lieu d'une étude physique et humaine de l'Amérique, dont l'auteur cherchait en particulier à résoudre les problèmes posés par l'origine des êtres vivants et des hommes découverts dans le Nouveau Monde. Continent totalement coupé de l'Europe et de l'Afrique, dont il lui paraissait improbable qu'il ait pu être repeuplé au lendemain du Déluge par des hommes et des animaux ayant tra-

---

\* Michel Cartier est Directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

<sup>1</sup> Nous nous référons dans cette étude à la version française révisée publiée par J. Rémy-Zéphir : Joseph de Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*, Paris : Payot, 1979 (ci-dessous *HN*).

versé l'Océan Atlantique, l'auteur n'excluait pas un accès par le nord-ouest <sup>2</sup>. Ce n'est pas ici le lieu de juger de la hardiesse et de la pertinence de plusieurs des hypothèses avancées par le père jésuite, qui se refusait à voir autre chose que le souvenir d'une inondation locale dans certaines légendes des Incas relatives au Lac Titicaca <sup>3</sup>. Il inclinait à penser que l'Amérique avait été peuplée par de petites bandes d'Indiens nomades venus d'Asie en quête de nouveaux territoires, à une date difficile à préciser, mais sans doute relativement récente. Ces sauvages se seraient progressivement civilisés et auraient fini par créer des monarchies, dont l'empire inca, un modèle de gouvernement « surpassant toutes les autres nations de l'Amérique en police et gouvernement, et beaucoup davantage en valeur et en armes » <sup>4</sup>. Quant à la présence d'une faune spécifique, dont certaines espèces n'étaient pas attestées dans l'Ancien Monde, elle était plus difficile encore à expliquer, à moins de supposer qu'il s'agisse d'êtres vivants créés sur place après le Sixième jour qu'il n'avait donc pas été nécessaire de sauver en recourant à l'Arche de Noé <sup>5</sup>. Il est bien évident que plusieurs de ces affirmations ne pouvaient être formulées qu'avec une extrême prudence en cette fin du XVI<sup>e</sup> siècle où le récit biblique, à la rigueur complété par les observations des savants de l'Antiquité gréco-romaine, demeurait la référence incontournable. Il est beaucoup plus important pour nous de noter que le moment où le P. De Acosta débarquait en Amérique, puis séjournait, d'abord au Pérou puis au Mexique, coïncidait exactement avec la conquête des Philippines par les Espagnols et l'établissement consécutif de relations directes et indirectes avec le monde chinois.

On ne s'étonnera donc pas de relever dans l'ouvrage plusieurs références explicites à l'Extrême-Orient dans divers chapitres, tant en ce qui

---

<sup>2</sup> La question n'était pas encore tranchée. Le Détroit de Bering n'était pas encore connu, mais les navigateurs continuaient à rechercher un hypothétique passage par le nord-ouest.

<sup>3</sup> *HN*, p. 68 : « Quant à moi, j'incline à être de l'avis de ceux qui estiment que ces traces ne sont pas celles du déluge de Noé. »

<sup>4</sup> *HN*, p. 325.

<sup>5</sup> *HN*, p. 216.

concerne les routes maritimes, que les échanges commerciaux, voire la présence à Mexico, vers la fin des années 1580, de visiteurs chinois. Les informations les plus détaillées concernent la question des routes maritimes et des échanges commerciaux. Les problèmes de navigation sont assez longuement évoqués dans le Livre second qui traite plus particulièrement des climats. De Acosta s'étend sur le régime des vents leur changements de direction en fonction des latitudes. On comprend que la navigation à travers le Pacifique était devenue une affaire de la plus haute importance à partir du moment où les Espagnols étaient installés dans l'île de Luçon. C'est ainsi que De Acosta souligne que les traversées d'est en ouest sont facilitées par les alizés et qu'elles ont donc lieu au départ d'Acapulco et de La Callao, à la hauteur des Tropiques du Cancer et du Capricorne <sup>6</sup>, tandis que les retours doivent emprunter une route septentrionale. Les galions d'Acapulco gagnaient facilement les Philippines en relâchant dans l'archipel des Mariannes, mais les retours s'effectuaient par le nord-est, « au droit du Japon » <sup>7</sup>, pour aboutir en Californie, territoire constituant une extension de la Nouvelle Espagne, d'où les bateaux regagnaient leur port d'attache en longeant la côte vers le sud. Un siècle après les voyages de Christophe Colomb, les connaissances relatives à l'étendue et à la configuration de la partie septentrionale du Nouveau Monde demeuraient incertaines. On se souvient que, dès les dernières années du XV<sup>e</sup> siècle, John Cabot était parti à la recherche d'un passage par le Nord (1497-1498) et que Jacques Cartier remontait le Saint-Laurent en 1534 dans le but de trouver un accès fluvial en direction du Pacifique. La question de l'insularité de l'Amérique et, partant, de l'existence d'un passage septentrional entre l'Océan Pacifique et l'Atlantique n'était toujours pas tranchée. De Acosta, peut-être en raison de sa thèse du peuplement de l'Amérique à partir de l'Asie septentrionale, prenait bien soin de souligner que « s'il existe, le détroit du Pôle Arctique n'a pas encore été découvert jusqu'à aujourd'hui » <sup>8</sup>. Il n'excluait pas, en revanche, la possibilité d'un « détroit »,

---

<sup>6</sup> Voir en particulier *HN*, p. 103-105.

<sup>7</sup> *HN*, p. 105.

<sup>8</sup> *HN*, p. 122.

situé quelque part en Amérique du Nord, en se référant au témoignage de Pedro Meléndez, « un homme savant et expérimenté en la mer », qui soutenait que l'on avait retrouvé dans l'Océan Atlantique, au large de la Floride, des débris de jonques chinoises, dont la présence ne pouvait s'expliquer que par l'existence d'un « détroit » situé peut-être au niveau de la péninsule de Floride<sup>9</sup>, zone encore mal connue des Espagnols. On peut toutefois s'étonner de constater que, dans un passage relatif à l'utilisation de la boussole découverte dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle par Vasco de Gama lors de sa première traversée de l'Océan Indien (1498), il paraisse ignorer l'origine chinoise de cet instrument<sup>10</sup>.

C'est finalement à propos de la nature des échanges commerciaux instaurés entre le Mexique et l'Extrême-Orient dès les années 1580 que le père jésuite apporte les précisions les plus importantes, en confirmant le rôle joué par les importations d'or de Chine dès le moment où se met en place la célèbre route des galions d'Acapulco. Ce commerce n'était donc pas seulement destiné, comme le pensent la majorité des historiens, à approvisionner l'Amérique espagnole en produits de luxe chinois tels que les soieries, les porcelaines et les laques, en infraction avec la politique de monopole pratiquée par l'Espagne qui préférait que ses colons consomment des marchandises européennes. De Acosta constate que contrairement à ce qui se passe dans l'ensemble du monde, où l'or possède une valeur très supérieure à celle du métal blanc, la situation est différente en Chine, dont la richesse en or explique que l'argent y soit relativement

---

<sup>9</sup> *HN*, p. 121 « L'adelantade Pedro Meléndez, homme savant et expérimenté en la mer ... mettait en avant des raisons, disant qu'il avait vu dans la mer du Nord des morceaux de navires dont se servent les Chinois, ce qui aurait été impossible s'il n'y avait pas eu de passage d'une mer à l'autre. »

<sup>10</sup> *HN*, p. 55 : « Le premier à découvrir cette contrée, qui fut Vasco de Gama, rencontra aux abords du Mozambique certains marins maures qui utilisaient l'aiguille à naviguer et étaient parvenus dans ces mers grâce à elle. Mais il n'est pas dit de qui les Maures tenaient cet art. »

cher<sup>11</sup>. Il signale au passage que l'or chinois est un métal de moins bon aloi habituellement mêlé à l'argent ou au cuivre<sup>12</sup>. Cette qualité médiocre fait que l'or s'y échange contre beaucoup moins de métal blanc qu'en Europe, particularité qui a permis d'instaurer un trafic très avantageux<sup>13</sup>. L'ouvrage de De Acosta est à notre connaissance l'une des rares sources de l'époque à préciser que dans les années 1580, au moment de son séjour au Mexique, « on apporte aussi à Mexico beaucoup d'or des Philippines et de la Chine »<sup>14</sup>. C'est vraisemblablement dans ce contexte que son auteur a pu rencontrer des marchands chinois dans la capitale de la Nouvelle Espagne. Par ailleurs, l'importance de ce trafic était suffisamment connue des contemporains pour susciter la convoitise des corsaires. C'est ainsi qu'en 1587, à la veille de son retour en Espagne, des corsaires anglais auraient pénétré dans le Pacifique en contournant le Cap Horn, un itinéraire jugé alors dangereux, et de ce fait soigneusement évité par les bateaux espagnols et portugais qui préféraient emprunter le détroit de Magellan. Ces corsaires auraient ensuite longé la côte du Pacifique en remontant vers le nord, de manière à pouvoir capturer « un navire venant des Philippines chargé d'une grande quantité d'or et de richesses »<sup>15</sup>.

---

<sup>11</sup> *HN*, p. 161 : «Le fait que l'or soit plus rare et la nature plus réticente à le donner, en fait le métal le plus précieux, bien qu'il y ait des terres comme la Chine, où l'on trouve plus facilement l'or que de l'argent. »

<sup>12</sup> *HN*, p. 159.

<sup>13</sup> Le rapport entre l'or et l'argent s'établissait alors en Europe aux environs de un pour quinze, tandis que la proportion était en Chine de l'ordre de un pour sept ou huit. On pouvait donc aisément doubler sa mise en expédiant de l'argent américain et en le changeant en or chinois.

<sup>14</sup> *HN*, p. 159.

<sup>15</sup> *HN*, p. 122 : « Et l'on pense même que les corsaires anglais qui en 1587 capturèrent un navire venant des Philippines chargé d'une grande quantité d'or et de richesses avaient passé par ce détroit ; ils firent cette prise près des Californies que les navires, retour des Philippines et de la Chine à la Nouvelle Espagne, ont accoutumé de reconnaître. »

Toutefois, une lecture attentive de l'œuvre montre que, curieusement, la longue digression sur la nature de l'écriture chinoise qui occupe les chapitres 5 et 6 <sup>16</sup> du Livre VI, consacré plus spécialement à l'histoire des civilisations précolombiennes, était d'abord destinée à étayer la thèse développée dans l'ouvrage selon laquelle ces civilisations ne devaient rien à l'Ancien Monde, mais qu'elles s'étaient constituées de manière endogène à la suite d'une évolution de nombreux siècles. Même s'ils étaient bien des descendants de Noé, les Amérindiens étaient d'abord redevenus sauvages, avant de reconstituer progressivement des modes de vie civilisés. Or, l'un des arguments essentiels avancés pour soutenir cette théorie était l'absence chez eux d'une écriture alphabétique. Selon le schéma d'évolution élaboré par le père, les Amérindiens seraient passés par une succession de trois stades qualifiés par lui de « genres de gouvernement », une distinction qui n'est pas sans évoquer la classification aristotélicienne des sauvages, des barbares et des peuples « civilisés » (les Grecs) <sup>17</sup>. Les premiers habitants du Nouveau Monde auraient été des « barbares sans loi, ni roi ni lieu arrêté » qui se déplaçaient en bandes comme les bêtes sauvages. Dans la seconde phase, certains de leurs descendants se seraient regroupés par « communautés, où l'on se gouverne d'après le conseil de plusieurs ». Ce n'est qu'au terme de cette évolution que les Incas et les Aztèques auraient institué des royautes n'ayant rien à envier aux gouvernements de l'Ancien

---

<sup>16</sup> *HN*, « Du genre de lettres et de livres dont usent les Chinois », et « Des universités et écoles de la Chine », p. 304-307.

<sup>17</sup> *HN*, p. 325 : « On a découvert trois genres de gouvernement et de vie parmi les Indiens. Le premier et meilleur a été la royauté ou monarchie, comme celle des Incas et celle de Moctezuma, bien que ces dernières aient souvent été tyranniques. Le second est le régime des communautés, où l'on se gouverne d'après le conseil de plusieurs... Ces communautés, en tant de guerre, élisent un capitaine à qui toute une nation ou province obéit... Le troisième genre de gouvernement est absolument barbare : ce sont les Indiens sans loi, ni roi ni lieu arrêté, qui se déplacent par bandes comme les bêtes sauvages. À ce que j'ai pu comprendre, les premiers habitants de ces Indes furent de ce type. »

Monde<sup>18</sup>. C'était toutefois l'empire inca qui en constituait la forme la plus achevée<sup>19</sup>. Les régimes monarchiques ne pouvant apparaître qu'à partir du moment où les hommes étaient devenus raisonnables et avaient acquis le sens du bien public<sup>20</sup>, il n'y avait rien de surprenant à ce que les Incas, comme d'ailleurs les Mexicains, aient pu concevoir spontanément la notion d'un Dieu créateur<sup>21</sup> et qu'ils aient mis au point une forme d'écriture permettant de consigner la chronologie de leurs royaumes. Ce qui les différenciait des peuples civilisés de l'Ancien Monde tenait cependant à ce que leurs notations ne pouvaient pas être considérées comme une « écriture » au sens où les Européens du XV<sup>e</sup> siècle entendaient ce terme<sup>22</sup>. C'est précisément à ce propos que De Acosta établit un parallèle pour le moins surprenant entre les Amérindiens et les peuples de l'Extrême-Orient. Certes, il ne faisait pour lui aucun doute que les Chinois, tout au moins, avaient précédé de nombreux siècles les Amérindiens sur la voie de la civilisation et qu'ils avaient porté à un sommet inégalé le gouvernement monarchique établi chez eux depuis deux mille ans<sup>23</sup>. Il n'en demeurait pas moins que leur façon d'écrire, tout en surpassant les notations relativement primitives

---

<sup>18</sup> *HN*, p. 299 : « Et il est certain que si les républiques des Mexicains et des Incas eussent été connues à l'époque des Romains et des Grecs, leurs lois et gouvernements eussent été tenus en estime. »

<sup>19</sup> *HN*, p. 325 : « Ces Incas surpassèrent toutes les autres nations de l'Amérique en police et gouvernement, et beaucoup davantage en valeur et en armes. »

<sup>20</sup> *HN*, p. 313 : « Plus les hommes sont raisonnables, plus le gouvernement est humain et moins superbe, et plus ceux qui sont rois et seigneurs sont proches de leurs vassaux, les reconnaissant comme leurs égaux en nature, et comme leurs inférieurs en ce que ceux-ci ont moins d'obligations qu'eux à se préoccuper du bien public. »

<sup>21</sup> *HN*, p. 238 : (Les Incas) sentent et reconnaissent habituellement un Seigneur suprême et auteur de toutes choses... On trouve la même chose chez les habitants du Mexique. »

<sup>22</sup> *HN*, p. 303 : « L'écriture fut inventée pour rapporter et signifier immédiatement les paroles que nous prononçons, de même que les paroles et vocables, selon le philosophe, sont les signes immédiats des concepts et pensées des hommes. »

<sup>23</sup> *HN*, p. 313 : « Et la grandeur et la puissance de la Chine surpassent toutes les autres, dont les rois, selon ce que l'on dit, ont duré plus de deux mille ans, grâce à leur admirable façon de gouverner... »

utilisées par les Amérindiens, n'était tout au plus qu'un système de figures s'apparentant à la peinture ou aux chiffres<sup>24</sup>. Cette forme d'écriture sans lien avec une langue précise présentait bien sûr des avantages, dans la mesure où elle permettait la communication non seulement entre des Chinois parlant d'innombrables dialectes, mais également entre des peuples dont les langues étaient fort différentes<sup>25</sup>. Elle correspondait en quelque sorte à une métalangue du même type que le latin ou le grec<sup>26</sup>. Toutefois, loin de favoriser le développement de la vie intellectuelle comme c'était alors le cas en Europe, cette situation constituait un obstacle. Le fait que les signes d'écriture ne correspondent nullement à des concepts, mais qu'ils représentent des choses concrètes dont il existe une infinité, avait abouti à une prolifération sans précédent de ces signes. De Acosta n'hésitait pas à chiffrer leur nombre à une centaine de milliers<sup>27</sup>. Le simple apprentissage d'une telle masse requérait donc de la part des étudiants une énergie qui aurait pu être beaucoup plus utilement consacrée à l'acquisition de connaissances scientifiques. Le père brosse à ce propos un tableau très sombre de l'état

---

<sup>24</sup> *HN*, p. 304 : « ... leur écriture qui est peinture ou chiffres ; et leurs lettres ne signifient pas des parties de diction comme les nôtres, car elles sont des représentations de choses comme le soleil, le feu, l'homme, la mer et ainsi de suite. »

<sup>25</sup> *HN*, p. 304 : « (Les Chinois) parlant des langues innombrables et très différentes entre elles, leurs écritures et chapas se lisent de la même manière et se comprennent dans toutes les langues comme nos chiffres s'entendent également en français, en espagnol et en arabe. » Il ajoute « qu'il s'ensuit également que les Japonais et les Chinois, pour être des nations et des langues fort différentes, n'en lisent et n'entendent pas moins les écritures les uns des autres ».

<sup>26</sup> *HN*, p. 304 : « Cette langue est appelée mandarine et il faut atteindre l'âge d'homme avant de la connaître ; et il faut noter que, bien que la langue dans laquelle s'expriment les mandarins soit unique... on l'étudie comme ici le latin ou le grec. »

<sup>27</sup> *HN*, p. 303-304 : « D'où vient que les choses étant en soi innombrables, les lettres ou figures utilisées par les Chinois pour les dénoter sont pratiquement infinies. Parce que celui qui a pour charge de lire ou d'écrire en Chine, comme les mandarins, doit connaître pour le moins quatre-vingt-cinq mille figures ou lettres, et celui qui doit connaître parfaitement cette lecture, cent vingt mille et quelques. »



des sciences chinoises<sup>28</sup>. Dans la mesure où la maîtrise de la langue savante sert d'abord à accéder aux postes de pouvoir<sup>29</sup>, on comprend mieux que les sciences aient été négligées. La nature non phonétique de l'écriture introduit par ailleurs une difficulté supplémentaire lorsqu'il s'agit de noter des mots étrangers. Elle limiterait l'enrichissement de la langue par des emprunts. L'auteur illustre ses dires au moyen d'une anecdote relatant une expérience faite à Mexico prouvant que les Chinois ont du mal à transcrire des mots ou des noms étrangers<sup>30</sup>. La situation serait meilleure au Japon dont les habitants posséderaient en outre une forme d'écriture phonétique<sup>31</sup>. De Acosta déconseille à ses compatriotes de chercher à apprendre

---

<sup>28</sup> *HN*, p. 306 : « Les pères de la Compagnie qui sont allés en Chine disent qu'ils n'ont point vu de grandes écoles ou d'universités de philosophie et autres sciences naturelles, et que les études portent sur la langue mandarine, qui est excessivement ample et difficile, comme on l'a dit. Ils étudient également des choses écrites dans cette langue, comme l'histoire, les sectes, les lois civiles, la moralité des proverbes et des fables, et beaucoup d'autres compositions ; et les diplômes que l'on donne portent sur les études de la langue et des lois. On ne trouve aucune trace de l'étude des sciences divines et peu de choses au sujet des sciences naturelles, sinon des traces dans des propositions égarées, sans art ni méthode, selon l'entendement plus ou moins grand et les connaissances de chacun. Pour les mathématiques, ils ont l'expérience du mouvement céleste et des étoiles, et en médecine la connaissance des herbes dont ils se servent beaucoup et dont beaucoup guérissent. »

<sup>29</sup> *HN*, p. 305 : « ... les lettrés sont si estimés en Chine... et que ce sont eux seuls qui ont fonction de mandarins, de gouverneurs, de juges et de capitaines. »

<sup>30</sup> *HN*, p. 306 : « Je voulus en faire l'expérience alors que je me trouvais à Mexico avec des Chinois, et je demandai à ces derniers de m'écrire en leur langue cette proposition : « Joseph de Acosta est venu du Pérou » ou quelque chose de semblable. Le Chinois demeura longtemps pensif, puis se mit à écrire. Ensuite, lui et les autres lurent tous la même chose, bien que dans la prononciation du nom ils différassent un peu. »

<sup>31</sup> *HN*, p. 306 : « La manière des Japonais est fort semblable à cette dernière, bien que les seigneurs japonais qui vécurent en Europe affirment qu'ils écrivaient n'importe quoi dans leur langue, et même des noms propres d'ici, d'où il ressort qu'ils doivent avoir un certain genre de lettres, bien que l'essentiel de leur écriture repose sur les caractères et les figures, comme il a été dit pour les Chinois. » Ce passage fait évidemment allusion au quatre jeunes aristocrates envoyés à Rome par Alexandre Valignano, le visiteur pour l'Asie de la Compagnie de Jésus.

l'écriture chinoise. Risquer une telle expérience ne pourrait que représenter une perte de temps et des efforts considérables <sup>32</sup>. D'où sa conclusion, à première vue surprenante, selon laquelle, bien que supérieurs sur de nombreux points aux habitants de l'Amérique les plus civilisés, les Chinois se trouveraient handicapés par rapport à des Amérindiens qui ont appris l'écriture latine <sup>33</sup>.

Ce parallèle établi entre les Amérindiens et les Chinois et les Japonais ne peut se comprendre que dans une optique présentant tous ces peuples comme une fraction de l'humanité demeurée isolée ayant évolué de manière autonome. Les Chinois seraient même dans une certaine mesure inférieurs aux Indiens du Pérou et du Mexique sur le plan spirituel puisqu'ils n'avaient que des notions d'une divinité créatrice et qu'ils témoigneraient d'une certaine indifférence à l'égard des choses de la religion qui ferait mal augurer de leur conversion <sup>34</sup>. Cette vision, qui n'est pas sans analogie avec celle que développait une quarantaine d'années plus tôt François Xavier à propos des Japonais, en qui il voyait un peuple de « gentils » n'ayant jamais été exposés à la révélation, mais néanmoins raisonnables et susceptibles d'accueillir le message chrétien <sup>35</sup>. Il ne faisait cependant aucun doute pour lui que les Chinois faisaient partie intégrante de l'Ancien Monde, qu'ils avaient été exposés au christianisme et qu'on comptait parmi eux des musulmans et peut-être des juifs. La théorie d'un

---

<sup>32</sup> *HN*, p. 305 : « Cela fait plus de dix ans que (les pères de notre Compagnie, qui se trouvent actuellement là-bas et apprennent la langue et l'écriture chinoises) passent leurs nuits et leurs jours à étudier cela inlassablement. »

<sup>33</sup> *HN*, p. 306: « Un Indien du Pérou ou de Mexico qui a appris à lire ou à écrire, en sait plus que le plus savant des mandarins. »

<sup>34</sup> *HN*, p. 260 : « Mais il y a peu de curiosité en Chine à l'endroit des idoles et des temples, les tenant pour choses vaines ; ils ne croient pas davantage qu'il y ait une autre vie ni un Paradis que celui d'être Mandarins, ni d'autre Enfer que la prison qu'ils donnent aux délinquants. »

<sup>35</sup> Cf. Saint François Xavier, *Correspondance, 1535-1552, Lettres et documents*, (Traduction Hugues Didier), coll. Christus n° 64, Textes, Paris : Desclée de Brouwer / Belarmin, 1987.

isolement culturel des Chinois formulée par le P. De Acosta est d'autant plus étrange qu'il a rédigé son ouvrage à une époque où la Chine commençait à être connue, plusieurs années après la publication à Rome de l'*Histoire du grand royaume de Chine* (1585), l'ouvrage de synthèse consacré à l'empire des Ming par son compatriote le père augustin Juan Gonzales de Mendoza, qui prenait à son compte l'hypothèse selon laquelle les Chinois pourraient être les descendants d'une des tribus perdues d'Israël ayant fuit la Mésopotamie à l'époque de la captivité à Babylone. Les années 1580 étaient par ailleurs le moment où les vues sur l'écriture chinoise étaient en train de se modifier<sup>36</sup> et où le P. Alexandre Valignano, visiteur de la Compagnie de Jésus pour l'Asie engageait deux de ses anciens disciples du Collège romain, Matteo Ricci et Michele Ruggieri mentionnés dans le chapitre de l'*Histoire naturelle* sur l'écriture analysé ci-dessus<sup>37</sup>, à entreprendre l'étude de la langue écrite chinoise. Six années seulement plus tard (1595), Ricci rédigeait le *Jiaoyou lun* 交友論, « Traité de l'amitié », premier ouvrage écrit directement en chinois par un Occidental, qui faisait la démonstration que cette écriture, jusque là réputée impossible à maîtriser, n'était en rien inférieure aux écritures alphabétiques lorsqu'il s'agissait d'exprimer des idées abstraites ou de transcrire des noms propres étrangers<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> Les premiers jésuites parvenus au Japon, qui ne possédaient qu'une connaissance orale de la langue, se contentaient de transcrire le japonais en alphabet latin. Les inconvénients de cette méthode apparaissaient déjà à François Xavier, le fondateur de la mission qui envisageait dès 1551 de former des religieux à la connaissance de la langue écrite pour leur permettre de mieux participer à des controverses intellectuelles.

<sup>37</sup> *HN*, p. 305.

<sup>38</sup> Cf. Matteo Ricci, *Traité de l'amitié*, traduit du chinois par Philippe Che, Introduction de Michel Cartier, Ermenonville : Editions Noé, 2006.

## **Résumé**

Michel CARTIER : La Chine vue de l'Amérique espagnole à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle

L'Histoire naturelle et morale des Indes Occidentales du père José de Acosta (1589), premier ouvrage de synthèse consacré au Nouveau Monde, date d'une époque où les relations trans-pacifiques étaient bien établies et où les Philippines constituaient un relais entre la Chine et l'Amérique hispanique. Il n'est donc pas surprenant que ce livre renferme un certain nombre d'informations relatives à la Chine. On y relève d'une part des précisions sur les voies maritimes et les débuts du commerce des métaux précieux et, de l'autre, un parallèle entre la formation des royaumes amérindiens et l'évolution des institutions chinoises. Partant de la constatation que, tout comme l'écriture chinoise, les systèmes de notations en usage dans l'Amérique précolombienne ne sont pas des écritures phonétiques capables de représenter le langage mais des procédés de représentation des choses, il en conclut que la civilisation chinoise se serait développée de manière autonome, sans contact avec les peuples de la Méditerranée et du Proche Orient. L'écriture chinoise constituait à ses yeux un obstacle aux échanges intellectuels et scientifiques.

## **Abstract**

Michel CARTIER : China as seen from Spanish America at the end of the 16th century

*The Natural and Moral History of the Indies* of Father Joseph de Acosta (1589), the first comprehensive work dedicated to the New World, dates from a period when trans-Pacific relations were well established and when the Philippines formed a staging point between China and Spanish America. It is therefore not surprising that this book contains a certain amount of information relative to China. One discovers, on the one hand, details on maritime routes and the beginnings of the trade in precious metals and, on the other, parallels drawn between the development of Amerindian empires and the evolution of Chinese institutions. Starting from the observation that, just like Chinese writing, the systems of notation in use in pre-Columbian America are not phonetic scripts capable of representing the sounds of language but rather originate from the representation of objects, he concludes that Chinese civilization must have developed in isolation, without contact with the peoples of the Mediterranean or the Near East. Chinese writing constituted, in his eyes, an obstacle to intellectual and scientific exchange.